

I

– Il y a quelque chose de vrai dans toutes les croyances persistantes des hommes, fit Jacques Le Marquand... j’entends les croyances qui ont rapport à des faits précis et souvent répétés.

– Alors, la sorcellerie...

– Dans son ensemble, je la nie, parce qu’elle énonce trop de faits imprécis et aussi parce qu’elle varie immodérément. Mais la science actuelle use de mainte pratique propre aux sorciers et aux sorcières : par suite, il est ridicule de nier que la sorcellerie ait reposé, du moins partiellement, sur une base expérimentale... Je n’insiste point... parce que j’ai mal étudié la matière. Mais que diriez-vous si je vous affirmais l’existence d’un phénomène comme le vampirisme ?

– La science ne le nie pas, s’écria Charmel avec goguenardise. Elle le transpose seulement de l’homme à une espèce de chauve-souris...

Jacques Le Marquand haussa les épaules et continua :

– J’ai connu une vampire... dans le quartier d’Islington, à Londres, de 1902 à 1905. Et j’ai appris dernièrement qu’elle vit encore. Elle est mariée d’ailleurs... elle a même quatre enfants...

– Qui seront de petits vampires ! interrompit gravement Charmel.

– Le vampirisme ne semble pas héréditaire, riposta Le Marquand avec plus de gravité encore. La jeune personne dont je vous parle était la troisième fille de mister et mistress Grovedale et elle se distinguait de ses sœurs parce qu’elle était de beaucoup la plus jolie. À l’époque où je l’ai connue, elle était même fantastiquement jolie. J’entends par là qu’il se joignait à sa beauté quelque chose d’extraordinaire, je devrais dire de surnaturel. D’abord, sa face était exactement aussi blanche que cette feuille de papier, ce qui aurait dû la rendre un peu effrayante. Pour une raison ou une autre, cela ne la rendait pas effrayante du tout. Au contraire, elle était « fascinant » comme disent nos voisins. Évidemment ses yeux, ses cheveux et sa bouche rachetaient la pâleur excessive de la peau ; je ne sais pas ce qui était plus tentant, ou le buisson de flamme qui poussait sur le crâne, ou les yeux pathétiques, immenses et dévorants, ou les lèvres aussi rouges que la fleur du balisier... Il n’y avait pas très longtemps qu’elle était aussi pâle – un

peu plus de cinq ans. Sa mère racontait qu'elle avait été morte – littéralement morte. Deux médecins avaient constaté le décès. Selon l'usage anglais, on garda assez longtemps le cadavre. Le troisième soir, il commençait à se décomposer... Ce qui n'empêcha pas que le matin du quatrième jour on trouva Evelyn Grovedale ressuscitée. Elle présentait des particularités intéressantes pour les savants et inquiétantes pour l'entourage. Sa mémoire était dans le plus grand désordre ; elle ne parlait qu'à des intervalles lointains et d'une manière incohérente ; elle ne montrait aucune tendresse aux siens. Lorsque son intelligence se coordonna, on eût dit qu'Evelyn était double. Pour le présent et pour des événements qui avaient suivi sa mort, elle parlait à la première personne ; pour les événements antérieurs, elle faisait intervenir une personnalité indécise. D'autre part, sa mémoire ne semblait lui servir qu'à se diriger dans la vie, aucunement à faire des retours sur elle-même. Quand elle se décida à rendre leurs caresses aux siens, elle le fit avec ardeur, mais d'une façon bizarre. Avec le temps, elle redevint presque normale. Après des hésitations, des révoltes et des craintes, elle parut accepter l'histoire de son passé comme on accepte des règles de conduite ou comme on adopte une croyance.

C'est le moment de parler d'un phénomène anormal qui se produisit peu après la résurrection. Le père et la mère Grovedale, les deux filles et le petit garçon, qui

avaient tous des teints florissants, devinrent pâles et languirent à des degrés divers. Le père était de beaucoup le moins atteint. La mère se décida simplement lasse, ainsi que la fille aînée, Harriet. Quant à la fille cadette, Aurora, elle semblait atteinte de chlorose et le petit Jack se montrait incapable de suivre ses leçons à l'école ou de faire ses devoirs à la maison : il s'assoupissait continuellement ; il dormait au moins dix-neuf heures sur vingt-quatre... Les Grovedale étant des gens peu imaginatifs ne firent guère de conjectures ; le médecin de la famille manifesta quelque surprise, mais se borna à donner des noms divers à l'épidémie de pâleur et à administrer des pilules et des potions variées.

Au printemps, tous les symptômes s'atténuèrent. La mère et Harriet redevinrent presque gaillardes ; Aurora reprit quelques forces ; le jeune Jack, sans réussir à étudier, ne dormait plus qu'une quinzaine d'heures sur vingt-quatre. Cela coïncida avec la présence persévérante d'un nommé James Bluewinkle, jeune homme bâti en lutteur, qui se prit pour Evelyn d'une passion désordonnée. Les Bluewinkle et les Grovedale cédèrent promptement aux sollicitations des amoureux : on les maria avant la fin d'avril. Ils firent un « trip » sur le continent et revinrent s'établir à Londres.

Après le départ d'Evelyn, l'amélioration constatée chez les Grovedale s'accrut rapidement. Tout le

monde, en fait, se rétablit, même le gosse dont la ration de sommeil s'abaissa à dix heures. En revanche, James Bluewinkle eut les « pâles couleurs ». Doué d'un estomac de lion, il avait beau avaler chaque jour des livres de rumpsteak, de gigot, de poularde ou d'oie, sa vitalité faiblissait. Les médecins se succédaient sans découvrir aucune fissure. À la fin, un homéopathe eut quelque intuition vague et ordonna une cure de solitude, dans un sanatorium d'Ipswich.

Les effets de cette cure s'avérèrent prodigieux : en deux semaines James Bluewinkle avait reconquis ses forces. En revanche, Evelyn se désolait et s'anémiait. Après quelques jours, elle se réfugia chez ses parents, au grand dam de la famille, car Harriet et la mère se sentirent « inconfortables », Aurora et le boy recommencèrent à blêmir.

Dans leurs innocences, ils continuaient à n'y rien comprendre. C'est à peine s'ils ressentirent le petit étonnement qu'on ressent devant d'insignifiantes coïncidences lorsque, au retour de Bluewinkle, leur mal disparut par enchantement.

Vous vous attendez désormais à ce que le mari retombe dans sa langueur, et vous ne vous trompez point. Un mois après son retour du sanatorium, il était redevenu faible et pâle. Moins candide que les Grovedale, il conçut des inquiétudes, presque des soupçons et se mit à étudier sa femme. Elle menait

une vie méthodique. Ses goûts étaient simples ; elle dépensait peu ; elle se vêtait avec élégance, mais sans faste ; elle se nourrissait chétivement. D'autre part, James remplissait avec ferveur ses divers devoirs conjugaux, mais sans aucune de ces exagérations qui peuvent abattre l'énergie d'un homme, surtout d'un homme de sa force. Néanmoins, il semblait qu'après les baisers d'Evelyn – remarquez bien que je parle de simples baisers – il était saisi d'une sorte de torpeur. Alors, sans qu'il sût trop comment, il lui vint une idée qui était peut-être bien un souvenir de l'instinct...

Un soir, il prit, à l'insu de sa femme, deux tasses de café très fort, afin de résister au sommeil léthargique qui l'accablait chaque nuit, et il fit semblant de s'endormir comme d'habitude. Pendant longtemps, il ne se passa rien d'anormal. Onze heures, minuit, une heure sonnèrent successivement... Enfin, la respiration d'Evelyn, jusqu'alors égale, s'accéléra. D'abord la jeune femme demeura immobile, puis elle se souleva, très lentement... Bluewinkle sentit qu'elle se penchait sur lui. Deux lèvres tièdes et soyeuses se posèrent sur son cou. Ce fut une sensation étrange, à la fois voluptueuse et inquiétante. Les lèvres aspiraient quelque chose, avec une douceur infinie. À mesure, il se sentait faiblir. Un engourdissement irrésistible saisissait sa pensée. S'il attendait encore une minute, malgré l'excitation du café, il savait qu'il tomberait